

Ateliers d'anthropologie

Revue éditée par le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative

32 | 2008 :

L'ethnologue aux prises avec les archives

L'ethnologue aux prises avec les archives - Introduction

ANTOINETTE MOLINIÉ ET MARIE-DOMINIQUE MOUTON

Texte intégral

- 1 Les textes présentés ici invitent à une réflexion sur les matériaux de terrain et plus largement sur la relation qui unit l'ethnologue aux archives, qu'il s'agisse des siennes, données vivantes, inspiratrices de sa recherche, de celles de ses aînés, devenues objets d'étude après leur dépôt dans une institution, ou de toutes les autres archives, constituées et rassemblées, à différentes époques, dans des perspectives administratives, juridiques, historiques ou religieuses, envisagées ici au travers du prisme de la recherche anthropologique.
- 2 Des ethnologues, des historiens, et des professionnels des archives de divers pays, tentent d'appréhender, de décrire et d'analyser les différentes facettes de ces liens au travers d'exemples choisis parmi plusieurs catégories d'archives, se rapportant à des régions du monde ou à des périodes historiques différentes. On aborde ainsi successivement la Grèce et la question du transfert de population entre 1919 et 1932 ; l'Andalousie et le village de Grazalema, premier exemple de terrain ethnographique en Europe ; les Baronnie, objet d'une des grandes enquêtes ethnographiques françaises des années 1970 ; les Hautes Terres de Madagascar telles qu'elles apparaissent dans les archives des missionnaires luthériens norvégiens ; le Pays dogon des archives Marcel-Griaule revisité parallèlement par deux ethnologues français et malien ; les archives ottomanes de l'Algérie précoloniale et les matériaux de terrain des ethnologues américains conservés au sein des National Anthropological Archives.
- 3 Pour la plupart, ces textes sont issus d'exposés donnés lors du colloque « L'ethnologue aux prises avec les archives » qui s'est tenu dans le cadre de la Maison René-Ginouvens (Nanterre) les 25, 26 et 27 janvier 2007.

Archiver le terrain

- 4 Ce colloque a été l'un des temps forts de l'Action concertée incitative (ACI) « Le terrain et son archivage »¹ dont le projet était, au départ, de mener une réflexion sur les fonds d'archives d'ethnologues que l'on voit se multiplier depuis une quinzaine d'années et sur les recherches nouvelles dont elles peuvent être l'objet. En effet, le mouvement en faveur de la sauvegarde des archives des chercheurs en sciences humaines, né dans les années 1990, a eu des répercussions sur les ethnologues dont il est difficile de mesurer, aujourd'hui, l'ampleur et les conséquences sur la discipline. Contrairement à une époque antérieure, où seules quelques personnalités connues étaient sollicitées, c'est l'ensemble de la communauté des ethnologues qui s'est sentie concernée par la sauvegarde de ses archives, d'autant plus facilement peut-être que cette incitation rejoignait leurs propres préoccupations. Beaucoup d'ethnologues, en effet, se soucient d'assurer la sauvegarde de leurs matériaux de terrain. Cette préoccupation concerne la recherche future, certes, mais se présente surtout comme un devoir vis-à-vis des communautés dans lesquelles leurs données ont été collectées. Pourtant, la décision de transmettre ses documents ne se prend pas facilement, et, dans les années qui viennent de s'écouler, ce sont surtout les familles des ethnologues qui ont été à l'origine des dépôts, effectués, ainsi, de façon posthume. Quel que soit le donateur ou le déposant, on constate que le choix du lieu où seraient constituées les archives s'est porté, la plupart du temps, sur l'institution de recherche, le laboratoire d'origine du chercheur, ou éventuellement, un laboratoire de la même discipline. De ce fait, dans le domaine de l'anthropologie – discipline encore jeune qui s'était jusque-là peu préoccupée de la préservation de ses données – la constitution de fonds d'ethnologues a créé une situation nouvelle. Conservés au plus proche et de ce fait aisément disponibles, des matériaux, souvent encore inexploités, se sont ainsi théoriquement trouvés offerts à l'analyse. Pour autant, toutes les questions n'ont pas été résolues, bien au contraire. Tout en tenant compte des normes de traitement des archives mais aussi des possibilités offertes par l'archivage numérique et la diffusion sur Internet, nous avons mis au point des projets d'exploitation et de valorisation des archives qui prennent en considération les principes méthodologiques, juridiques et éthiques liés à la nature même des fonds. Les archives ethnographiques ont en effet cette particularité qu'elles décrivent des personnes ou des communautés, vues au travers du regard de l'ethnologue mais aussi de celui des informateurs, et plus généralement de tous ses interlocuteurs, aisément identifiables aujourd'hui encore. Cette caractéristique implique que l'exploitation des archives d'ethnologue ne peut s'envisager que dans le respect de la propriété intellectuelle appartenant au chercheur, mais aussi des droits des communautés autochtones. La réflexion sur les usages auxquels pouvaient se prêter ces fonds d'archives nous a semblée également prépondérante et fondamentale pour l'avenir. C'est donc cet aspect de la problématique sur les archives des ethnologues que nous avons privilégié lors des expériences menées au cours de l'ACI. Dans un premier temps, nous avons réalisé des observations dans un certain nombre de bibliothèques et de centres documentaires pour découvrir avec quel projet et selon quelle méthode se menaient les consultations de fonds.
- 5 Cette enquête a permis de recenser les usages auxquels se prêtent, le plus fréquemment, les archives des ethnologues. On peut citer, notamment, les recherches ponctuelles, qui consistent à utiliser le fonds, dans un but documentaire, pour répondre à une demande précise, comme trouver des documents textuels ou iconographiques pour illustrer une publication ou

rechercher des informations précises, par exemple, sur un rituel, un objet rapporté du terrain et conservé en France. Les recherches épistémologiques et historiques menées sur les fonds pour mieux comprendre un auteur ou certains mouvements de la discipline sont à la fois les plus nombreuses, les plus classiques, elles ne semblent pas poser de problèmes méthodologiques. L'analyse porte alors sur l'ensemble du fonds auquel le lecteur accède de manière archivistique en consultant les différents ensembles de documents réunis, les matériaux de terrain, mais aussi la correspondance, les notes de cours, les préparations de communication ou de publication. Dans ce cas, comme dans celui des consultations ponctuelles que nous avons évoquées auparavant, le caractère ethnographique du fonds n'est pas significatif. Il est probable que le travail réalisé, dans ces perspectives, sur des fonds d'ethnologues ne diffère guère de celui auquel on pourrait se livrer sur les archives d'autres disciplines. Par contre, il nous semblait à la fois plus neuf et plus riche d'enseignement de soumettre les données archivées à une nouvelle analyse, en se focalisant sur les matériaux de terrain qui représentent certainement la part la plus originale et la plus spécifique des archives des ethnologues. Ce projet était, sans nul doute, difficile à mettre en œuvre et son aboutissement problématique. Il est, en effet, hasardeux, pour mener de nouvelles recherches, d'utiliser des données, rassemblées dans un contexte et avec des perspectives souvent mal connus. Parmi tous les obstacles rencontrés dans ce genre de projet, le rôle des affects n'est pas le moindre. On peut ainsi se demander s'il est possible de porter un regard dépassionné sur les données d'un chercheur que l'on a connu, apprécié ou critiqué, aimé ou détesté.

Pour un « observatoire des données de terrain »

- 6 Rejetant d'emblée les réflexions théoriques et les a priori, nous avons donc décidé de mettre en place un « observatoire de l'archivage des données de terrain des ethnologues » pour soumettre quelques fonds d'archives à des expériences concrètes, afin de déterminer avec quels bénéfices et à quelles conditions les données constituées par les aînés pouvaient être ré-analysées quelques dizaines d'années plus tard. Notre but était également de réévaluer la politique d'archivage des fonds d'ethnologue à la lumière de ces enseignements et la faire coïncider au mieux avec les besoins de la recherche. Enfin il nous semblait important de tenter d'estimer si la constitution de tels gisements de données serait à même de jouer un rôle dans l'évolution de la discipline.
- 7 La démarche entreprise s'est inscrite dans une histoire déjà longue entre le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, sa bibliothèque, le terrain et les archives des ethnologues. Le travail de terrain a toujours été au centre des projets scientifiques du laboratoire qui a par ailleurs développé, depuis les années 1980, un travail de collecte et de valorisation des archives de la profession conservées au sein de la bibliothèque. Celle-ci porte aujourd'hui le nom d'Éric de Dampierre, qui fut le fondateur du laboratoire et également l'initiateur de la politique des archives à la bibliothèque. Quinze fonds sont aujourd'hui réunis. Les revisites réalisées dans le cadre de l'observatoire établi par notre ACI ont utilisé deux de ces fonds : le Fonds Marcel-Griaule (principalement la partie consacrée au pays dogon) et le Fonds Julian-Pitt-Rivers (en particulier les notes et travaux conservant Grazalema). Le Fonds Marcel-Griaule, déposé au LESC par Geneviève Calame-Griaule en 1996, est constitué de fiches et de carnets de

terrain, des agendas des différentes missions et d'une collection de 10 000 photographies. Réunies entre 1927 et 1956, les données ont été, pour une part importante d'entre elles, collectées au cours de missions collectives, la mission Dakar-Djibouti et celles qui suivirent. Le Fonds Julian-Pitt-Rivers confié par Françoise Pitt-Rivers en 2002, comporte un panel beaucoup plus large de documents : des correspondances, des ébauches d'articles, des préparations d'articles, de cours, d'interventions à des colloques, des notes de terrain. On retrouve au travers de ces documents les différents thèmes de recherche de Julian Pitt-Rivers, tels que les rituels, et en particulier les jeux taurins, la circoncision, la magie et la sorcellerie, la notion d'honneur, la parenté spirituelle et le choix du nom. Dans notre projet, les notes de terrain réunies au cours des travaux successifs que J. Pitt-Rivers, alors jeune ethnologue, mena, seul, dans le village du Sud de l'Espagne, autour des années 1950, ont particulièrement été prises en compte. Il s'agit là de matériaux ethnographiques « classiques », à partir desquels J. Pitt-Rivers publiera un ouvrage demeuré célèbre, *The People of the Sierra* (1954). Ces rapides descriptions témoignent de la diversité que l'on peut rencontrer dans les fonds d'ethnologues, certaines uniquement constituées de matériaux de terrain et d'autres associant à ces matériaux tout ou partie des catégories de documents habituellement représentées dans des archives scientifiques.

8 Par-delà cette diversité, il nous est apparu très rapidement qu'il était important de ne pas nous focaliser uniquement sur la ré-analyse de matériaux ethnographiques, dont nous avons déjà deux exemples. Ainsi nous avons inclus dans notre observatoire, en contrepoint, des archives qui n'avaient pas été constituées par des ethnologues, pour en évaluer l'intérêt dans le cadre de la recherche anthropologique. C'est ainsi que le choix s'est porté sur la relecture d'archives historiques, missionnaires et administratives.

9 Les articles que nous présentons dans ce volume sont donc articulés autour des cinq ensembles d'archives que nous venons d'évoquer. Chacun forme une section, chaque fois présentée par le responsable du projet. Pour commencer, l'analyse des archives rassemblées au Centre d'études d'Asie Mineure à Athènes, présentée sous le titre « Archives ethnographiques et enjeux identitaires », nous rappelle l'influence du contexte scientifique et politique sur la constitution des archives. L'histoire de ce centre, créé par Melpo Logotheti-Merlier dans les années 1930 pour collecter et conserver les traditions musicales, folkloriques et ethnographiques des populations grecques d'Anatolie transférées en Grèce à la suite de l'Échange de population (1919-1932) est, de ce point de vue, tout à fait passionnante. Maria Couroucli, Evangelia Balta et Evi Kapoli montrent la place que peuvent prendre les enjeux identitaires dans la constitution de fonds d'archives et dans leur utilisation. Au travers de la description des corpus portant sur les traditions des populations d'origine grecque d'Asie Mineure qui y sont conservés, elles confirment l'importance pour la recherche anthropologique de données constituées dans d'autres perspectives.

10 Dans « Les aléas d'une revisite de terrain », Antoinette Molinié invite à un retour dans le village de Grazalema en Andalousie à partir d'une relecture des archives de J. Pitt-Rivers, déjà évoquées précédemment. On trouvera successivement le texte d'Ángel Martín et de ses co-auteurs qui présente les résultats d'une étude sur l'évolution du paysage de Grazalema et sur l'impact de la création du Parc national sur le territoire de ce village puis celui de Francisco Campuzano, qui donne le cadre intellectuel et politique du travail de J. Pitt-Rivers, tout en appréciant la valeur de cette monographie pionnière et en arbitrant les polémiques qu'elle a suscitées.

11 Les matériaux utilisés pour la revisite des pratiques religieuses à Madagascar

relèvent de la catégorie des archives missionnaires. Il s'agit des données réunies au XIX^e siècle par le pasteur Lars Vig, missionnaire ethnographe de l'Église luthérienne norvégienne. Réunis et présentés par Sophie Blanchy sous le titre « Les archives religieuses font-elles réfléchir les ethnologues ? », les textes de cette section posent, chacun à leur manière, le problème de savoir si, et à quelles conditions, les archives religieuses peuvent se constituer en données ethnographiques. À la question souvent posée, on tente ici de répondre par des expériences de mise en relation du contenu des archives avec les données de terrain recueillies de nos jours. Lolona Razafindralambo propose ainsi une étude des statuts sociaux des Hautes Terres à la lumière des archives de Vig, tandis que l'article de Chantal Radimilahy relève la continuité entre le savoir d'un expert rituel contemporain et le corpus de charmes relevé par L. Vig. Le dossier est enrichi des réflexions de deux ethnologues, travaillant sur d'autres terrains. Dominique Buchillet montre comment, en Amazonie brésilienne, les missionnaires salésiens ont cherché à déformer la culture autochtone, tandis que Michel Naepels rappelle les précautions indispensables que doit prendre l'utilisateur des archives missionnaires.

12 Dans « Retour sur une "grande enquête" : les Baronnie des Pyrénées », présenté par Georges Augustins et Éric de Garine, c'est encore une autre facette du thème de la revisite qui est proposée, puisqu'il s'agit au départ de l'une des grandes enquêtes pluridisciplinaires menées dans les années 1970. Si Rolande Bonnain-Dulon, pour qui ce fut le premier terrain, nous parle très bien de l'enquête, la revisite s'effectue cette fois-ci à partir des d'archives administratives, registres d'états civils, matrices cadastrales, registres paroissiaux, délibérations municipales, qui vont servir de matériaux de base à une nouvelle enquête ethnographique sur les Baronnie. En dehors des résultats de ce nouveau terrain qui seront confrontés aux prévisions émises lors de l'enquête précédente, c'est également à une comparaison sur les modes d'appropriation des archives administratives, à trente ans d'intervalle, de l'aiguille à tricoter à l'ordinateur, que nous convient Georges Augustins et Claude Mercier. Ce dernier nous invite également à une réflexion sur l'usage des données administratives dans la recherche anthropologique. Poursuivant l'expérimentation des nouvelles technologies, Anne Sourdril et Sylvie Ladet proposent, pour leur part, un nouveau regard sur le paysage bas-commingeois envisagé au travers des archives cadastrales et photographiques.

13 Dans une cinquième partie, « Archives ethnographiques françaises sur le Mali : regards croisés », Éric Jolly ouvre un nouveau thème de recherche. Le projet consistait, au départ, en une réflexion théorique sur les problèmes que poserait un éventuel « retour » au Mali des archives du Fonds Marcel-Griaule, archives emblématiques s'il en est. La réflexion d'Éric Jolly et l'analyse des matériaux réunis par M. Griaule et réalisée par Denis Doyon, à la fois ethnologue et dogon, proposent des perspectives passionnantes sur la manière dont les communautés autochtones perçoivent, utilisent les matériaux de terrain des ethnologues et peuvent nous en donner une autre lecture.

14 Enfin, pour clore ce numéro, élargissant le débat à d'autres horizons culturels ou disciplinaires, Robert Leopold, responsable des archives anthropologiques de la Smithsonian Institution (Washington D.C.) relate l'expérience des anthropologues américains en la matière, alors qu'Isabelle Grangaud met son expérience d'historienne au service de sa réflexion sur la notion de source.

15 Ces textes, aussi différents les uns des autres que les expériences menées tout au long de ce programme de recherche, se présentent pour le moment comme une sorte de puzzle. Certains cernent de plus près la problématique des archives, alors que d'autres, partant de l'analyse des données déjà constituées, restent plus

ancrés dans la recherche purement ethnologique. Il en ressort que la rencontre entre un fonds d'archive et un projet de ré-analyse représente chaque fois une expérience unique, et ne se renouvelle jamais de la même manière. La revisite de Grazalema s'est révélée à ce propos particulièrement exemplaire. La présentation qui en est faite dans la deuxième partie de ce texte permet de dégager quelques conclusions importantes sur la réutilisation des matériaux de terrain. Par ailleurs, prises dans leur ensemble, les expériences présentées dans ce numéro des *Ateliers du LESC* ouvrent de nouvelles pistes de recherche. Elles permettent tout d'abord de compter les différents partenaires en présence qui interagissent autour des archives : le chercheur qui produit les données, le donateur (le chercheur lui-même ou l'un de ses héritiers) qui les confie à une institution, l'archiviste en charge de la gestion et de la valorisation des documents, les utilisateurs des archives. Cette catégorie est particulièrement diverse puisqu'elle ressemble les chercheurs, mais aussi des créateurs, artistes ou écrivains, et également, et peut-être de plus en plus souvent, des représentants des sociétés autochtones. Ces derniers peuvent désirer retrouver, dans les données des ethnologues, des traditions oubliées ou, au contraire faire en sorte de préserver, d'un usage qu'ils désapprouveraient, celles qui leur sont les plus sacrées². On peut espérer que se crée ainsi un véritable objet ethnologique constitué par les liens qu'entretiennent les différents acteurs du scénario de la conservation des archives ethnographiques, acteurs réunis pour une fois dans le colloque que nous rapportons : le donataire des archives, leur conservateur, l'ethnologue revisiteur, ses informateurs ethnographiés, ces derniers pouvant être aussi ses lecteurs. Ces différents acteurs sont évidemment reliés par un fil invisible à l'ethnologue producteur des archives.

L'ethnologue, l'archiviste et le revisiteur : trois partenaires en quête d'avenir

¹⁶ L'avenir des archives des ethnologues dépend en fait de chacun de ces différents intervenants et il est clair que l'équilibre entre eux est très fragile. L'ethnologue qui a rassemblé les données reste maître du jeu. Rien ne peut se faire sans sa volonté de préserver ses documents et son souhait de les transmettre. Sur ce point, les contraintes d'ordre juridique brandies maintenant, sont certainement moins efficaces à terme que les actions de sensibilisation développées depuis quelques années. Comment, en effet, distinguer les documents scientifiques, appartenant de fait à l'institution, des papiers privés, lorsque l'on a affaire à des chercheurs qui travaillent seuls et conservent le plus souvent leurs données à la maison, faute de locaux pour les accueillir ? À quel moment peut-on imposer à un chercheur de se séparer des matériaux sur lesquels il continue à travailler ou envisage encore de le faire ? Il apparaît clairement, par contre, que lorsqu'un chercheur, ou un membre de sa famille, a pris la décision de déposer ses archives, il n'est pas toujours souhaitable que ce dépositaire réalise seul le tri et le classement des papiers. À cette étape du processus, la collaboration avec l'archiviste peut éviter une sélection trop drastique qui amènerait un appauvrissement des fonds. Certains documents jugés, au départ, trop personnels ou inintéressants par les déposants, se révèlent fort utiles pour mieux comprendre la démarche scientifique et les objectifs de l'ethnologue producteur du fonds. Négocier avec les donateurs est un des rôles

essentiels de l'archiviste qui occupe, de fait, une place centrale dans le dispositif comme interlocuteur privilégié des différentes parties concernées. Il lui revient de faire respecter le classement d'origine des fonds – ce qui peut se révéler difficile lorsque les papiers sont transmis après le décès du chercheur –, de faciliter l'accès aux données tout en faisant respecter les droits de chacun et de mettre en œuvre des actions de valorisation à destination de l'une ou de l'autre des catégories d'utilisateurs. À cet égard on observe que les actions menées vis-à-vis des communautés autochtones prennent une importance grandissante. Plus généralement, comme nous avons pu le constater, la relation qu'entretiennent, au travers des archives, ces communautés avec leurs traditions est particulièrement passionnante, et les mouvements nés de ces relectures sont appelés à se développer et à faire l'objet, à leur tour, de nouvelles recherches. Les archives des ethnologues trouvent dans ces processus une nouvelle vie, et peuvent même jouer un rôle important dans la dynamique sociale.

- 17 On le voit, les archives des ethnologues, après avoir été longtemps ignorées, peuvent servir au développement de nouvelles thématiques de recherche. Pour autant, elles ne doivent pas devenir un objet de pouvoir dont la possession ou l'utilisation pourrait faire naître une volonté d'accaparement ou d'exclusion. Comme le souligne Éric Jolly, les archives des ethnologues doivent au contraire devenir un objet de recherche à partager. Nous espérons vivement que le projet « Le terrain et son archivage » et l'ensemble des réflexions auxquelles il a donné lieu, permettront de progresser vers ce but.

Des archives pour quoi faire : l'exemple de la revisite de Grazalema

- 18 Nous avons vu que l'aspect le plus original de notre observatoire des archives ethnologiques consistait à entreprendre des revisites des terrains archivés. Nous proposons ici quelques réflexions à partir d'un cas précis : le retour sur le terrain de J. Pitt-Rivers à Grazalema³ entreprise avec une équipe de l'université de Séville de 2004 à 2007⁴. Au-delà des résultats qui seront exposés dans le chapitre consacré à l'Andalousie dans ce volume, cette expérience permet de faire une première évaluation de l'intérêt de la revisite de terrain. Ces quelques réflexions n'ont d'autre finalité que de contribuer à la valorisation des fonds ethnographiques en présentant une première appréciation de leur utilité, certes partielle puisqu'elle repose sur une revisite particulière menée par une équipe précise, mais qui tente d'être impartiale puisqu'elle relève aussi les limites de cette expérience. Il s'agit également de susciter des discussions autour de la nécessité de la conservation d'archives ethnographiques pour en améliorer les modalités.

L'œuvre, ses archives et son « terrain revisité »

- 19 Nous avons déjà présenté brièvement le contenu du Fonds Julian-Pitt-Rivers. La difficulté principale de l'examen de ses documents est évidemment la langue : J. Pitt-Rivers passait avec une extrême fluidité de l'anglais à l'espagnol et au français et il faut donc connaître les trois langues pour les consulter.
- 20 Il est inutile par ailleurs d'insister sur l'importance de l'œuvre publiée dont ce

fonds est comme le témoin et l'élan. J. Pitt-Rivers a montré la nécessité d'inclure nos peuples européens dans l'universalité de l'anthropologie qui ne traitait, avant lui, que de sociétés dites « primitives ». Il a eu recours pour cela à la méthode éprouvée de l'étude monographique et a choisi son terrain en Andalousie dans le village de Grazalema, objet de notre revisite⁵. Par ailleurs, il a apporté à l'ethnologie de son temps ce qu'on appellerait aujourd'hui de « nouveaux objets ». Nous n'en citerons que deux pour ne pas allonger le propos. Il a constitué les jeux taurins en rituels⁶, plus particulièrement la corrida dont il a dégagé la dimension religieuse et a donné une interprétation lumineuse en termes de sacrifice, dans le cadre du christianisme populaire andalou⁷. Par ailleurs, dans ses recherches sur les valeurs de la communauté, il a vu dans les relations entre les sexes une « division morale » du travail, essentiellement l'honneur masculin et la *vergüenza*, la contrepartie féminine de ce dernier que l'on traduit malencontreusement par « honte »⁸. On connaît la fortune de ces concepts dans l'anthropologie de la Méditerranée. En résumé, outre son interprétation de la corrida andalouse, J. Pitt-Rivers a inauguré le recours à la monographie dans l'ethnologie des sociétés européennes et il a initié une anthropologie des valeurs qui, aujourd'hui plus que jamais, mériterait d'être développée.

- 21 Après avoir synthétisé à l'extrême l'importance du travail de J. Pitt-Rivers et exposé le contenu de ses archives, on peut se demander, dans ce cas précis comme de façon plus générale, quel rapport entretient un fonds d'archives avec l'œuvre publiée. Y a-t-il, dans le Fonds Julian-Pitt-Rivers, des données fondamentalement différentes de celles, très riches, qui ont été publiées ? Certes, il existe des observations et des notes de terrain, mais on s'attendait à des registres, des relevés systématiques qu'on n'y trouve pas. Plus particulièrement, dans son épilogue de 1988 à l'édition espagnole de *The People of the Sierra* en 1989, il mentionne des documents que nous n'avons pu retrouver dans le fonds conservé à la Bibliothèque Éric-de-Dampierre :

Ma méthode de travail a été la suivante : je tenais avant tout deux carnets. L'un contenait des notes sur des lectures générales et sur l'Andalousie ainsi que tous les documents de statistiques, etc., que j'ai pu trouver dans la région. L'autre était le journal de terrain dans lequel les notes portaient une indication sur ce dont traitait chaque page [*sic*]. Un troisième ensemble de notes portait sur chacune des maisons. C'est là que j'ai consigné les propriétés et les exploitations agricoles, les activités de chacun des membres et tout ce que j'ai pu découvrir sur les liens de parenté, de *compadrazgo*⁹, d'amitié ou d'inimitié qu'ils entretenaient avec d'autres personnes.

J'ai fait des photos de tous les instruments de travail et tâches agricoles.

[...] Comme source documentaire j'avais, pour commencer, le recensement municipal. Le secrétaire eut confiance en moi et me permit de l'emmener chez moi où je l'ai copié en entier à la main. Il s'agissait d'un document très précis qui donnait les noms, âges et professions de tous les membres de chacune des maisons, ainsi que les relations que ceux-ci entretenaient avec le chef de famille » (Pitt-Rivers, 1989 : 244)¹⁰.

- 22 À la lecture de ce dernier passage, on peut se demander si J. Pitt-Rivers, quand il prenait des notes sur la composition des maisonnées, avait intégré dès 1949 la notion de « maison » dans le sens que Cl. Lévi-Strauss allait donner plus tard aux « sociétés à maisons », et si le registre qu'il mentionne dans ce texte n'aurait pas pu faire l'objet d'une comparaison avec les données, anciennes et récentes, qui portent sur les Pyrénées dans ce même volume. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'aujourd'hui, un demi-siècle après, on travaillerait autrement que selon ce que révèle le fonds : les données seraient plus quantitatives et leur recueil plus

systématique. Elles seraient probablement numérisées, tant il est vrai que les registres dont on dispose désormais en Espagne sont plus précis que dans les années 1950.

23 Par ailleurs, on peut s'étonner de ne pas trouver dans le Fonds comme dans les publications, des données sur deux thèmes qui lui tenaient à cœur, peu développés dans son livre, mais dont on pouvait espérer trouver des traces dans ses archives : d'une part les mouvements anarchistes de la région qui sont particulièrement importants, d'autre part, le *toro de la Virgen*, soit la cérémonie au cours de laquelle un taureau est lâché dans les rues du village, attaché à une longue corde et couru par les garçons. On comprend qu'il n'ait pas publié des recherches sur les anarchistes en pleine répression franquiste. Mais n'a-t-il donc pas recueilli des données sur les conseils de don Ramón Carande qu'il mentionne comme spécialiste de cette question dans l'épilogue à l'édition espagnole de *The People of the Sierra* ?¹¹ Quant au taureau de la Vierge, le revisiteur de Grazalema est fort étonné qu'il ait si peu inspiré celui qui, par la suite, allait introduire la corrida dans le domaine des études ethnologiques. Il ne s'agit pas d'une volonté de traiter le sujet ailleurs : les archives ne livrent sur ce thème que quelques photos fort intéressantes. L'absence de textes sur le taureau de la Vierge de Grazalema aussi bien dans l'œuvre publiée que dans les archives reste un mystère. De plus, le travail de J. Pitt-Rivers sur ce rituel publié en 1998 par la revue *Demófilo* sous le titre « El toro de la Virgen. Grazalema (Cádiz) »¹² contient peu de données, moins que l'article de Fr. Campuzano publié dans *Revista de Estudios Taurinos*¹³. Cette absence est d'autant plus surprenante que, dans le Fonds Julian-Pitt-Rivers, on trouve des textes magnifiques sur d'autres jeux taurins. L'un d'entre eux décrit l'équivalent du rituel taurin de Grazalema dans un village voisin, El Gastor. Ce texte, rédigé probablement au lieu même de son terrain en cours, nous révèle un aspect peu connu de l'œuvre de J. Pitt-Rivers : sa dimension littéraire au service de l'ethnographie. On y trouve des dialogues avec ses informateurs dans lesquels la discrétion de l'anthropologue met en relief le génie andalou du discours. Comment la poésie du *toro* de El Gastor n'a-t-elle pas invité J. Pitt-Rivers à développer l'ethnographie du *toro* de Grazalema ? La qualité de ce texte¹⁴ est encore plus étonnante quand on sait qu'il a été rédigé dans la langue de l'auteur : comme si l'anglais de J. Pitt-Rivers avait pris l'accent andalou et avait été saisi par le *duende*, cette intensité magique de la communication entre Andalous, très proche de la notion de grâce. On remarquera par ailleurs dans ce texte la qualité littéraire des descriptions de paysages : qui a dit que J. Pitt-Rivers ne s'intéressait guère à son environnement ?

24 Un autre texte taurin a été publié dont l'original provenait des archives : il s'agit de l'article paru dans *El País* en 1985 à l'occasion de la mort du torero Paquirri sous les cornes du taureau Avispado. Citons aussi parmi les manuscrits conservés à la Bibliothèque Éric-de-Dampierre la conférence prononcée à Séville à la Fundación de Estudios Taurinos en 1992. Mais le texte le plus intéressant du Fonds est probablement celui qui présente la corrida par une description minutieuse des différentes phases de ce rituel¹⁵. Grâce à d'autres documents du Fonds, et en particulier aux lettres reçues de l'anthropologue espagnol Julio Caro Baroja, on apprend qu'il s'agit peut-être du chapitre d'un livre sur la tauromachie que J. Pitt-Rivers préparait. On en saura probablement davantage lorsque les lettres de ce dernier à J. Caro Baroja seront accessibles. Il est clair, d'après les éléments de cette correspondance, que J. Caro Baroja encourageait beaucoup J. Pitt-Rivers à écrire ce livre de synthèse sur la tauromachie, et peut-être un jour en trouverons-nous d'autres chapitres. Quoi qu'il en soit, il se dessine dans ce texte une conception de la tauromachie, à la fois cohérente avec ce que

J. Pitt-Rivers a publié en d'autres endroits, et, par certains aspects, contradictoire. C'est ainsi qu'il écrit que la corrida « n'est pas un rite religieux parce qu'elle n'est – que l'on sache – en relation avec aucune divinité » (p. 74) alors qu'il enchaîne en évoquant « la grâce [*gracia*] de l'officiant » puis en définissant la corrida comme un « sacrifice laïc de fertilité ». Mais peut-il y avoir sacrifice sans divinité ? N'est-ce pas que, dans le circuit sacrificiel de la corrida, la victime et la divinité à qui elle est offerte sont incarnées dans le seul taureau ? Ne connaissant pas la date de ce texte conservé sur le double en carbone d'un original tapé à la machine, on ne sait dans quelle mesure il a précédé ceux que J. Pitt-Rivers a rédigés sur le sacrifice de la corrida et les liens que celle-ci entretient avec la messe. Mais la beauté du texte sur l'élégie de Federico García Lorca au torero Ignacio Sánchez Mejías témoigne d'une perspective quasi métaphysique de la corrida « dont la fin est aussi prévisible que l'accord final d'une symphonie de Beethoven ».

25 Ces remarques nous invitent à réfléchir sur les rapports ambigus qu'entretient une œuvre publiée avec ses archives : quand l'auteur ne publie pas tel chapitre ou telle conférence, les archives et le revisiteur s'enrichissent ; quand le revisiteur publie des textes trouvés dans les archives, celles-ci perdent de leur valeur. Il y a, dans ce sens, entre l'œuvre et les archives comme un vase communicant, dont les niveaux changent d'année en année. L'intérêt d'un fonds évolue donc avec le temps. Un enseignement que nous pouvons en tirer est la nécessité de suivre le fonds dans cette évolution. En effet le conservateur devrait périodiquement faire le point entre ce qui a été publié, ce qui reste inédit et les relations entre ces deux catégories de documents.

26 À cet égard, le cas de Ángel Álvarez de Miranda, probablement l'inspirateur principal de l'anthropologie taurine de J. Pitt-Rivers, est exemplaire. Par suite de sa mort prématurée en 1957, son travail remarquable sur les rites du taureau n'a pu être publié qu'en 1962, grâce à sa veuve Consuelo de la Gándara, laquelle avait conservé et traduit sa thèse en Histoire des religions soutenue à Rome sous le titre de *Miti e riti del toro nel Mediterraneo*¹⁶. Julio Caro Baroja a été le complice de cette conservation puis de cette édition, et il a apporté au livre un intéressant prologue. Il est probable que ce travail de conservation suivi par la veuve d'A. Álvarez de Miranda a déterminé, par ricochet, l'œuvre de J. Pitt-Rivers sur la tauromachie. A. Álvarez de Miranda développe en effet dans son travail la dimension fécondante qu'il détecte dans les jeux taurins célébrés au cours de cérémonies nuptiales, et relie cet aspect à la dimension sacrificielle de la tauromachie. Or les thèses de J. Pitt-Rivers sur la dimension sacrificielle de la corrida andalouse prennent forme dans un article de 1983 dont le contenu a été exposé à une conférence donnée au Musée de l'Homme en 1982 et dont le texte est conservé dans le Fonds Julian-Pitt-Rivers. C'est seulement la deuxième édition du livre d'A. Álvarez de Miranda en 1998 qui diffusera les conceptions sacrificielles de son auteur quant à la corrida. J. Caro Baroja avait-il parlé à J. Pitt-Rivers de ce travail dont la publication était difficile à trouver ? Peu importe, c'est une question à laquelle pourront peut-être répondre les lettres de l'anthropologue espagnol à son collègue britannique. Mais ce qui nous importe, c'est que J. Caro Baroja, écrivant à son correspondant, semble lui recommander d'écrire un livre sur la tauromachie dont le texte mentionné plus haut aurait été un chapitre. Existe-t-il une suite à ce texte ?

27 C'est dans cette dualité notes conservées/œuvre publiée que nous avons introduit la revisite du terrain. Elle a été conduite davantage en relation avec le texte publié qu'avec les archives. Dans cette perspective, les notes conservées perdraient une partie de leur intérêt et la trilogie livre/archives/revisite doit être envisagée autrement. Mais l'importance d'un fonds peut résider ailleurs.

Le contexte de l'œuvre

28 Même s'il y a peu de différences entre le texte publié et les archives ethnographiques, l'intérêt de celles-ci est loin d'être nul. Il est intéressant de confronter les données ethnographiques de l'auteur avec, par exemple, ses notes de lecture de l'époque, de les relier aux contacts qu'il entretenait dans le village et ailleurs, et même de les comparer à ses notes de cours pour l'année universitaire à venir. Dans le cas des recherches de J. Pitt-Rivers, grâce à son fonds d'archives, cette mise en perspective est désormais possible. Il ne s'agit pas seulement de prendre en compte le contexte de l'étude, de son environnement intellectuel et biographique. Les notes ethnographiques ne sont qu'une partie d'une pensée en action dont la totalité du fonds livre la cohérence. Cet aspect totalisant des archives ethnographiques est essentiel non seulement pour la genèse de l'œuvre considérée, mais aussi pour l'histoire de la discipline.

29 Il ne faut donc pas parler seulement d'archives ethnographiques en tant que telles, mais d'archives d'un auteur, dans la totalité de ce mot, auteur dont les lectures, rencontres, cours reçus ou donnés, et même affects, peuvent être mis en relation avec les données ethnographiques, aussi bien celles des notes conservées que celles de l'œuvre publiée. Dès lors se pose évidemment le problème des limites imposées par le respect de l'intimité de cet auteur qui n'est évidemment pas seulement un ethnographe. Il est certain qu'il existe une différence considérable entre, d'une part, un « fonds spontané » conservé par le hasard des événements et des institutions, et, par ailleurs, un « fonds travaillé », composé de documents classés et parfois expurgés soit par l'auteur lui-même, soit par le donateur. Il faut espérer que les ethnologues qui légueront leurs archives à une institution seront de plus en plus nombreux : c'est du moins l'un des objectifs de notre travail. De plus en plus, ce seront les auteurs eux-mêmes qui organiseront les documents qu'ils entendent laisser à la postérité. Cependant cette évolution n'a pas que des avantages. En effet il est à craindre que les documents ainsi organisés par leur auteur soient de plus en plus raisonnés et de moins en moins « vécus » : le contenu des archives des ethnologues sera ainsi de plus en plus ethnologique et de moins en moins personnel. Les documents conservés seront plus professionnels et moins autobiographiques : progressivement dépersonnalisés, ils limiteront le travail des archivistes, au moment même où ceux-ci seront formés, conscients et prêts à recevoir des documents de plus en plus complets. Car un ethnologue devient en quelque sorte l'indigène du futur revisiteur de son terrain, puisqu'il parle par le truchement de ses archives. Il en est aujourd'hui de l'informateur ethnologue d'un fonds comme de l'informateur sur le terrain : sa voix s'éteint alors que les moyens pour l'entendre se perfectionnent. Le silence s'installe au moment même où l'écoute s'annonce plus attentive. L'objet ethnologique comme la voix qui lui donne vie seront désormais d'autant plus discrets que les récepteurs de leurs témoignages seront performants. Et il est certain qu'en se faisant archiver dans un fonds sans fond, l'ethnographe sera d'autant plus lointain et énigmatique que les moyens pour sonder sa pensée seront performants. Les carnets d'un ethnologue disparu sont des archives ethnographiques, non seulement parce qu'elles donnent des informations sur des populations étudiées par un auteur disparu, mais parce qu'elles transfigurent celui-ci en indigène d'une pratique révolue. Le revisiteur de terrains archivés est ainsi voué à se transformer peu à peu en anthropologue des sciences. D'ailleurs il devrait en être de même pour d'autres chercheurs que des anthropologues : les notes personnelles de Buffon, Newton ou Pasteur sont certainement du plus haut intérêt, et il est certain que l'anthropologie des sciences, dans une perspective comme celle de Bruno Latour, pourra bientôt

porter sur des fonds d'archives ethnographiques.

30 Par ailleurs, l'intérêt des archives ethnographiques peut varier d'un dépôt à l'autre, d'un auteur à l'autre. Dans le cas des archives de M. Griaule qui ont une dimension de patrimonialisation, leur richesse est indépendante de leur contenu. Ce Fonds peut être envisagé comme un palimpseste ou même un mythe dogon. Ce sont les ethnographiés eux-mêmes qui le font vivre, parfois en transformant le discours de l'anthropologue en discours indigène, un peu comme l'anthropologue lui-même a tendance à transformer son propre discours en discours indigène. Même si Fr. Campuzano qui a revisité le terrain de J. Pitt-Rivers est natif de Grazalema, les archives laissées par notre collègue n'ont guère cette dimension patrimoniale, du moins pour l'instant. L'intérêt de celles-ci réside ailleurs.

31 À travers les textes publiés à partir de données que l'on trouve dans les archives, on peut suivre la genèse d'une création ethnologique et même l'invention d'un objet ethnologique. Il s'agit dans le cas de J. Pitt-Rivers de la mise en rituel des jeux taurins. Comment un événement festif, à l'époque peu connu des ethnologues (à l'exception de Michel Leiris¹⁷) se transforme-t-il peu à peu en objet ethnologique au point de devenir une illustration particulièrement élaborée du travail de M. Mauss¹⁸ sur le sacrifice ? À travers les notes de J. Pitt-Rivers, on voit la corrida passer du cercle des artistes (Picasso, Cocteau, Hemingway, Bergamin) à celui des spécialistes de sciences humaines. On voit comment l'ethnologue, d'abord séduit par des célébrations qu'il comprend mal, les retient, les décrit, et enfin les analyse en combinant des univers aussi différents que les gravures de Picasso et les études d'un A. Álvarez de Miranda encore inconnu.

32 Il y a dans la mise en regard des archives et de la revisite de terrain un autre intérêt, celui-ci plus problématique. Généralement les archives ethnographiques concernent une population fort éloignée des intellectuels qu'elle a informés. Ce n'est pas le cas de la plupart des sociétés européennes contemporaines¹⁹. Celles-ci peuvent en effet lire l'anthropologie écrite sur leur village. C'est ainsi que, d'après l'enquête menée par Manuel Guil, membre de notre équipe, 53 % des habitants de Grazalema déclarent connaître le livre de J. Pitt-Rivers sur leur village, même si seulement 14 % l'ont lu et 10 % connaissent le nom de son auteur. Plus encore, les ethnographiés peuvent être anthropologues et avoir un regard critique sur les analyses de leur collègue étranger. C'est le cas de Ginés Serrán Pagán ou de Moreno Navarro, professeur à l'université de Séville qui s'en prend à la « double colonisation » de l'« aristocrate anthropologue britannique ». Il faut immédiatement ajouter que loin d'être tous critiques de l'œuvre de J. Pitt-Rivers, ce sont bien nos collègues espagnols qui ont rendu hommage à celle-ci (on compte un numéro spécial de la revue *El Folklore andaluz*, un livre collectif dirigé par Honorio Velasco, deux numéros de la *Revista de Estudios Taurinos*, l'un pour rassembler les articles de J. Pitt-Rivers, l'autre pour publier des travaux en son hommage). Mais lorsque des polémiques éclatent à propos d'une œuvre dont les archives ethnographiques sont conservées, celles-ci prennent une valeur particulière car elles peuvent nourrir la discussion. L'œuvre est ainsi vivante et c'est probablement ce qui devrait fort heureusement arriver aux archives de J. Pitt-Rivers. Cela pose évidemment le problème de la mémoire de l'ancien propriétaire des archives et des réactions du donateur. En effet, les détracteurs pourront consulter ces archives pour trouver des arguments à leurs critiques. Par exemple ils pourront affirmer, comme G. Serrán Pagán²⁰, que J. Pitt-Rivers a peu parlé des aspects négatifs de l'oligarchie locale (*señoritos*) sous l'influence de ses informateurs sur le terrain, et il s'appuie sur des photos pour l'affirmer. Le problème se pose avec plus d'acuité encore pour la « revisite de terrain ». Celle-ci permet d'expliquer quelques options de la monographie de J. Pitt-Rivers : en

effet, le revisiteur aura repéré le lieu où habitait l'anthropologue, dans la rive, en bas du village et pourra contester ce choix. En parlant avec les contemporains de J. Pitt-Rivers à Grazalema, il comprendra que celui-ci n'ait pas approfondi l'étude des mouvements anarchistes qui l'intéressaient. Les archives qui informent la revisite de terrain gardent ainsi leur intérêt, peut-être pas pour l'auteur ainsi attaqué, mais pour son œuvre dont on comprend alors la genèse. Dans cette perspective de revisite, œuvre et archives ne sont guère redondantes. Elles sont disjointes et s'informent mutuellement.

Le temps et l'espace de la « revisite »

33 On peut se demander dans quelle mesure œuvres et archives informent la revisite. La dernière phrase de J. Pitt-Rivers dans son épilogue de 1988 à l'édition espagnole de 1989 de sa monographie est catégorique : « le village de la sierra n'est plus le même village ». Et il précise : « Lors des trente-cinq dernières années les choses ont changé davantage que durant tout le siècle antérieur »²¹. Si l'œuvre et les archives font état d'un village très « traditionnel », aujourd'hui Grazalema est en plein boom touristique. Les maisons ont gardé une apparence « typique ». Mais elles sont transformées de nos jours en gîtes ruraux. L'agriculture est devenue une occupation marginale et le Parc national naturel porte le nom devenu magique de Grazalema. Les paysans sont appelés à devenir les jardiniers d'un patrimoine dont la valeur se mesure au nombre de visiteurs. Les contacts avec l'extérieur ont bouleversé les valeurs de l'honneur étudiées par J. Pitt-Rivers. La distance est telle entre ce que décrit ce dernier et la situation actuelle qu'on peut se demander si c'est bien une « revisite » de terrain que nous avons faite. En effet, ce mot n'est justifié que par la localisation de notre objet d'étude. Certes, le Grazalema de la revisite se trouve au même endroit que le Grazalema de la visite. Mais la perception première du revisiteur suggère que c'est là le seul trait commun entre les deux villages. On peut ainsi penser que celle-ci eut été plus pertinente si nous avions choisi un autre village de la région qui aurait évolué moins rapidement. Cette situation est à mettre en parallèle avec celle de l'enquête sur les Pyrénées menée par Georges Augustins et Claude Mercier (voir ce volume) : une partie de cette « revisite » se déroule dans un village autre que celui de l'enquête d'origine sans aucun dommage, semble-t-il, pour la pertinence de la comparaison. Nous avons donc à envisager, dans la revisite, un télescopage de l'espace et du temps : un changement d'espace peut rendre plus pertinente du point de vue du temps et plus riche du point de vue de la comparaison. Il est peut-être inutile de fixer à l'avance l'espace à « revisiter ». Il est préférable de faire préalablement une prospection pour savoir si un autre espace que celui de la première enquête ne serait pas mieux informé par le fonds d'archives ethnographiques. En se déplaçant dans l'espace, le revisiteur pourrait se rapprocher du temps de la première visite.

34 Néanmoins, il ne faut pas exagérer le caractère irréversible des changements et se laisser aller à une paresse ethnographique qui ne permettrait de recueillir que les modifications les plus spectaculaires par rapport au premier terrain d'enquête. En effet, les valeurs anciennes des gens de Grazalema peuvent se dissimuler derrière des institutions ou des pratiques modernes et, dans ce sens, on trouve des constances étonnantes dans la revisite de Fr. Campuzano (voir son article dans ce volume). C'est ainsi que le concept de *pueblo* (mal traduit par « village » puisqu'il s'agit plutôt d'une communauté), bien analysé par J. Pitt-Rivers en termes de « patriotisme local », semble avoir toujours la même vigueur pour les habitants de Grazalema. La tension entre le *pueblo* et l'État est

l'un des thèmes les plus présents dans l'analyse de J. Pitt-Rivers. On pourrait penser qu'elle se relâche avec la mondialisation qui frappe Grazaalema. Or on la retrouve en force dans des pratiques qui n'existaient pas à l'époque de notre collègue britannique car elles relèvent essentiellement du développement du tourisme. Il s'agit d'opérations plus ou moins illégales ou clandestines, plus spécifiquement des atteintes aux mesures de protection du Parc naturel et de la corruption sur les transactions foncières. Il règne sur ces pratiques le même silence local que celui qu'avait observé J. Pitt-Rivers à propos du vol commis par un membre de la communauté, avec les mêmes règles du principe fondamental de l'amitié. On peut aussi citer la persistance des pratiques de caciquisme et même l'apparition d'une sorte de néo-caciquisme (comme le mentionne Fr. Campuzano dans son travail) fondé à la fois sur les abus de pouvoir du maire du village et sur les réseaux d'amitié. La tension entre le local et l'État demeure, même si elle prend des formes nouvelles.

35 Si la revisite contemporaine diagnostique des changements sociaux, elle peut aussi enrichir l'ethnographie recueillie à l'époque où le premier terrain a été effectué, et ceci grâce à certains membres âgés de la communauté qui rapportent au revisiteur des données non pas du temps présent de la revisite mais du temps passé de la première visite. C'est ainsi que don Francisco de Borja Campuzano Mateos a largement alimenté notre revisite de données datant de l'époque de J. Pitt-Rivers et, avec son accord, nous annexerons au fonds les lettres particulièrement intéressantes qu'il a rédigées. Nous signalerons seulement qu'il a pu identifier la plupart des personnages qui interviennent dans la monographie de J. Pitt-Rivers sous leurs surnoms – par ailleurs brouillés par souci de l'anonymat – et qu'il a même donné des détails intéressants sur leurs activités et leur position sociale. Certes, cette identification *a posteriori* pose, à la revisite, le problème de la levée de l'anonymat des informateurs de la première visite, anonymat particulièrement nécessaire sous une dictature fasciste. Mais J. Pitt-Rivers n'a-t-il pas lui-même révélé le nom du village de Grazaalema qu'il a appelé, dans sa première édition, Alcalá de la Sierra ? C'est ainsi que, par le truchement de la revisite, les données de la première visite s'enrichissent par ceux-là mêmes qui auraient pu en être les témoins.

36 Les archives d'un fonds s'enrichissent non seulement grâce à des informateurs de la revisite mais encore par des thèmes nouveaux peu abordés lors de la première étude. C'est ainsi que notre équipe a décidé de s'intéresser au rite du « *toro* de la Vierge », peu traité, on l'a vu, par J. Pitt-Rivers. Ce jeu taurin se reproduit avec une grande vitalité et, d'après nos informations, sans grand changement depuis l'époque de la monographie de notre collègue. En faisant une étude contemporaine de cette célébration, nous avons voulu prolonger d'une certaine manière et même peut-être compléter la monographie de J. Pitt-Rivers. En effet, cette fête, telle que Fr. Campuzano l'a étudiée grâce une observation particulièrement participante, semble s'appuyer sur les « valeurs » exposées dans la monographie de J. Pitt-Rivers et s'insérer dans la société d'antan décrite par celui-ci. Ce « prolongement » des temps passés dans un rituel contemporain a évidemment quelque chose de virtuel. Mais nous avons pensé que l'expérience méritait d'être tentée et que, quoi qu'il en soit, elle susciterait des débats avec les spécialistes concernés aussi bien par la conservation des archives ethnographiques que par les revisites.

37 Nul doute que la méthodologie de la revisite est plus complexe qu'il n'y paraît et qu'elle mérite une discussion que ce texte ne prétend qu'initier, car, nous l'avons dit, notre ambition est de faire de la conservation des archives ethnographiques un véritable objet d'étude que se partageront les ethnologues et les archivistes. Les expériences exposées dans les prochains chapitres

présenteront les différents aspects de ce nouvel objet ethnologique.

Bibliographie

ÁLVAREZ DE MIRANDA, Ángel

1998 *Ritos y juegos del toro* (Madrid, Biblioteca Nueva).

LEIRIS, Michel

1938 *Miroir de la tauromachie* (Paris, GLM).

MAUSS, Marcel

1968 Essai sur la nature et la fonction du sacrifice (1899), in *Œuvres*, t. I « Les fonctions sociales du sacré » (Paris, Éditions de Minuit).

PERISTIANY, Jean G. et PITT-RIVERS, Julian A. (éd.)

1992 *Honour and Grace in Anthropology* (Cambridge, Cambridge University Press).

PITT-RIVERS, Julian A.

1977 *The fate of Shechem or the politics of sex. Essays on the anthropology of the Mediterranean* (Cambridge, Cambridge University Press).

1983 Le sacrifice du taureau, *Le temps de la réflexion*, IV : 281-297.

1989 *Un pueblo de la sierra: Grazalema* (Madrid, Alianza Universidad).

SERRÁN PAGÁN, Ginés

1980 La fábula de Alcalá y la realidad histórica en Grazalema. Replanteamiento del primer estudio de antropología social en España, *Revista Española de Investigaciones Sociológicas*, 9 : 81-115.

1984 *Cultura e historia de Grazalema. Replanteamiento de la Antropología en un pueblo andaluz* (Málaga, Editorial Confederación de Cajas de Ahorros).

2002 *El toro de Grazalema. La fiesta de toros más antigua de España* (Madrid, Editorial Pueblos Blancos).

Notes

1 Menée au sein du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC) de la Maison René-Ginouvès, en collaboration avec la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme (MMSH) d'Aix-en-Provence et la Maison internationale des sciences de l'homme-Alsace (MISHA) de Strasbourg, de 2004 à 2007.

2 Certaines sociétés indiennes d'Amérique du Nord ont obtenu que les fonds d'archives anthropologiques interdisent la consultation des photographies des membres défunts de leurs tribus (Indiens Hopi) et des documents décrivant certains rituels. Dans nombre de musées ethnographiques, des objets sacrés ont été soustraits aux regards des visiteurs et rendus aux communautés auxquelles ils appartenaient. Ces mouvements ont été pris en compte par les professionnels, ethnologues, archivistes et bibliothécaires. Une réflexion a été entreprise avec les représentants des communautés indiennes afin de mettre au point des procédures qui assurent à ces communautés le respect de leurs traditions tout en maintenant aux scientifiques des possibilités de travail.

3 J. Pitt-Rivers se rend à Grazalema pour la première fois en 1948 et commence son enquête en 1949. Son travail, *The People of the Sierra*, est publié en 1954 (Londres, Weidenfeld & Nicolson). La première version espagnole de cet ouvrage paraît en 1971. Nous utilisons ici la deuxième édition en espagnol qu'il a enrichie de plusieurs textes (introd. Honorio M. Velasco Maïllo).

4 Voir la composition de cette équipe au chapitre consacré à cette revisite dans ce volume.

5 Voir l'article de Fr. Campuzano consacré à cette revisite dans ce volume.

6 L'œuvre taurine de J. Pitt-Rivers a été rassemblée dans le n° 16 de *Revista de Estudios Taurinos* publié en 2003 sous la direction de Pedro Romero de Solís.

7 Voir PITT-RIVERS (1983).

8 Voir entre autres publications : PITT-RIVERS (1977), version française (1983): *Anthropologie de l'honneur. La mésaventure de Sichem* (Paris, Le Sycomore) et PERISTIANY et PITT-RIVERS (éd, 1992).

9 Parenté rituelle.

10 Notre traduction.

11 PITT-RIVERS (*op. cit.* : 243).

12 1998, 25 : 19-26.

13 2002, 14-15 : 149-194.

14 Il est paru en espagnol en 2002 dans *Revista de Estudios Taurinos*, 14-15 : 25-45.

15 Ce texte a été publié par les soins de Pedro ROMERO DE SOLÍS sous le titre « Introducción a la tauromaquia » dans *Revista de Estudios Taurinos*, 2002, 14 : 45-75.

16 ÁLVAREZ DE MIRANDA (1998).

17 LEIRIS (1938).

18 MAUSS (1968).

19 Ce n'est pas le cas non plus des Dogon ethnographiés par Griaule : deux anthropologues maliens originaires de cette ethnie participaient au colloque dont nous rendons compte (on trouvera la communication de l'un d'eux dans ce volume). Les anthropologues étudient de plus en plus leur propre culture.

20 Voir SERRÁN PAGÁN (1980, 1984 et 2002).

21 PITT-RIVERS (1989 : 256). Notre traduction.

Pour citer cet article

Référence électronique

Antoinette Molinié et Marie-Dominique Mouton, « L'ethnologue aux prises avec les archives - Introduction », *Ateliers du LESC* [En ligne], 32 | 2008, mis en ligne le 21 août 2008, consulté le 28 juin 2016. URL : <http://ateliers.revues.org/1093> ; DOI : 10.4000/ateliers.1093

Auteurs

Antoinette Molinié

LESC, CNRS/Université Paris X-Nanterre

Articles du même auteur

Le blanchiment du temps sale dans les musées d'anthropologie [Texte intégral]

Discussion de la communication de Ch. Hemmet

Paru dans *Ateliers*, 23 | 2001

Introduction [Texte intégral]

Paru dans *Ateliers*, 25 | 2003

La transfiguration eucharistique d'un glacier : une construction andine de la Fête-Dieu [Texte intégral]

Paru dans *Ateliers*, 25 | 2003

Anthropologue prends garde ! Trois assignations périlleuses sur trois terrains andins [Texte intégral]

Paru dans *Ateliers du LESC*, 33 | 2009

Introduction : sur les traces de Julian Pitt-Rivers en Andalousie [Texte intégral]

Paru dans *Ateliers du LESC*, 32 | 2008

Marie-Dominique Mouton

LESC, CNRS/Université Paris X-Nanterre

Droits d'auteur



Ateliers d'anthropologie – Revue éditée par le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.